

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.



T. BEAUGRAND
Editeur-Propriétaire.

Abonnements :
Un an..... \$0.50

Le No. UN Cent

Bureaux :
35 St. Gabriel.

LADEBAUCHE
Rédacteur-en-chef.

LE PREMIER TABAC EN FUMÉE
VIN DE QUININE DE CAMPBELL
ET...
FIEVRES...
LE GRAND TONIC RENFORCIS SANS JOUR

FEUILLETON du CANARD

LE SIRE DE LUSTUPIN

Par ERNEST CAPENDU

(Suite)

Il se baissa et il détacha la tapisserie servant de tenture, en enlevant un bouton imperceptible placé au bas de la muraille et servant à maintenir la tenture à l'aide d'un ressort habituellement fait.

La tapisserie détendue, il l'attira à lui, opérant ainsi un vide entre la tenture et la muraille, vide étroit et allant en diminuant, car la tenture tenait toujours par le haut.

Lustupin se baissa et se glissa dans ce vide.

Il disparut complètement sous la tapisserie, et il demeura le dos collé contre la muraille. Sa main gauche le long du corps, la droite paraissant chercher quelque chose...

Tout à coup un petit claquement se fit entendre, et Lustupin fit la bascule sur lui-même, avec la partie de la muraille sur laquelle il était appuyé.

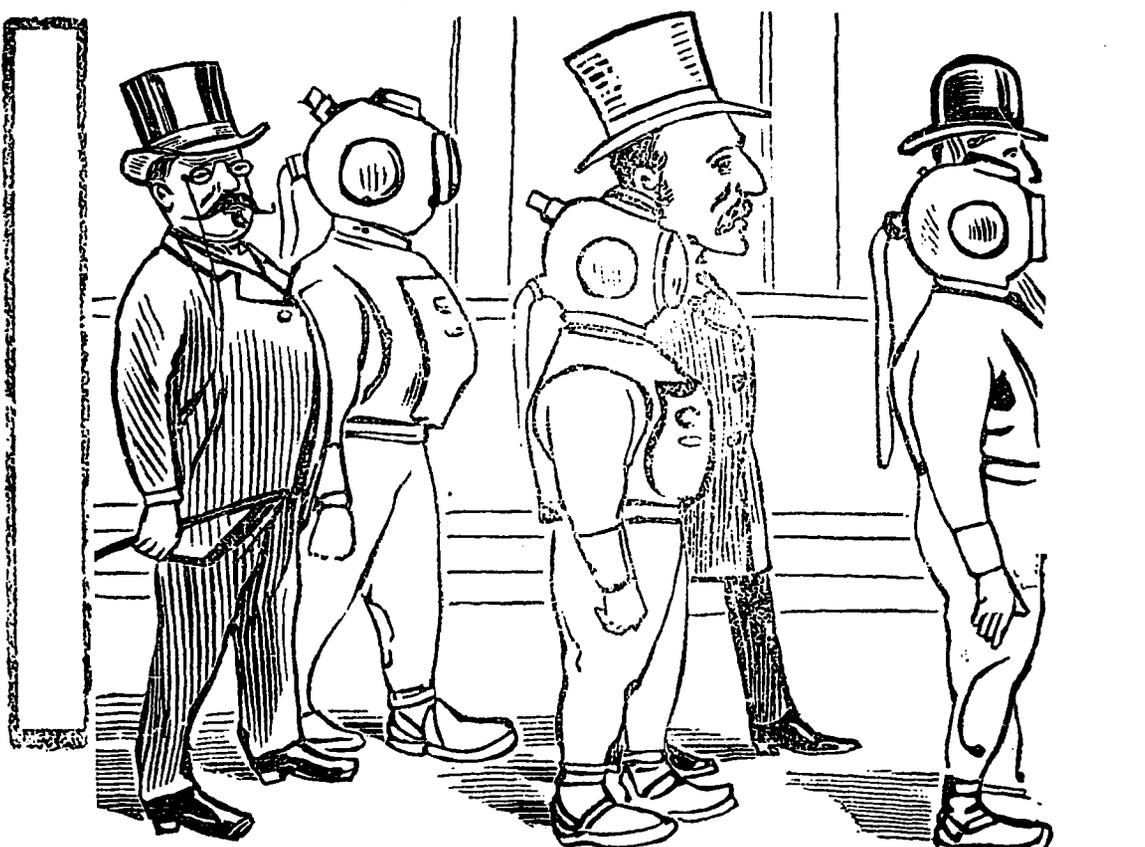
Le mouvement fut opéré avec la rapidité de l'éclair. Lustupin s'était maintenu à l'aide de lamères attachées à la muraille et dans lesquelles il avait passé ses mains.

Lustupin était alors, sur ses pieds, dans un endroit profondément obscur.

Il étendit la main et il rencontra au bout de ses doigts un panneau de bois.

Il était enfermé dans une immense armoire, mais sans doute il était fort au courant de ce singulier genre de locomotion, car ses doigts trouvèrent encore sans hésiter, la serrure et l'ouvrirent.

La lumière se fit. Lustupin franchit le seuil de la porte de l'armoire



Les délégués français à Montréal.

Les délégués craignant la picotte prennent des costumes de plongeurs qui les mettent à l'abri des miasmes.

M. le maire et le vice-consul de France qui les accompagnent leur expliquent par signes les curiosités de la cité.

et entra dans une petite pièce, éclairée par une lucarne découpée dans les sculptures de la bordure du toit du palais du Louvre.

Cette pièce avait pour tout meuble, deux armoires, deux chaises et une glace, une table avec les ustensiles nécessaires pour la toilette.

Lustupin regarda rapidement autour de lui, puis revenant vers la porte de l'armoire qu'il avait laissée ouverte, il se baissa et prit dans le fond du meuble l'extrémité d'un fil de fer qui, par un trou pratiqué au pied de la muraille, gisait sur le plancher. Il tira ce fil avec un mouvement sec.

On entendit un léger claquement. C'était sans doute le bouton de la tapisserie auquel un ressort venait de la rattacher dans l'autre pièce.

Cela fait, il referma l'armoire, et allant vers la muraille du fond, celle qu'ornait la glace, il posa le doigt sur un petit ornement en cuivre ciselé, placé au bas de la bordure du cadre.

— Là ! — dit-il, — les verrous sont ouverts. On peut entrer maintenant.

Cette combinaison est pleine d'intelligence et évidemment je ne suis pas plus bête que ne l'était le Bayle de Barcelonnette.

En achevant ces mots, il se dirigea vers la seconde armoire : il l'ouvrit.

Cette armoire était pleine de vêtements, tous de coupes et de couleurs différentes.

Sur une planche du haut, il y avait trois rangées de grands cartons.

Dans le bas, des chaussures de toutes espèces. Lustupin se plaça devant la glace et il enleva rapidement la barbe et la perruque noirs qu'il portait.

Puis allant vers la table ; il trempa son visage dans une eau préparée et aussitôt la teinte bistre ainsi que les rides disparurent.

Sa physionomie reparut dans tout l'éclat de sa beauté énergique.

Cela fait, il se dépouilla entièrement de son costume de velours noir et il revêtit un costume de drap vert foncé avec gilet, collet et bottes de daim gris.

Il prit encore dans l'armoire un

feutre gris orné d'une plume verte et une grande épee à poignée de fer bruni qu'il s'attacha à la taille.

— Cordieu ! — dit-il en se regardant dans la glace, — je me sens mieux dans ce pourpoint que dans l'autre.

Ainsi costumé, Lustupin était réellement gracieux à contempler. On sentait la force, la vaillance, l'ardeur, la souplesse, dans l'ensemble de ce corps aux formes élégantes.

Ses fines moustaches brunes se dessinaient au-dessus de sa lèvre, et ses cheveux bouclés, que n'emprisonnait plus la perruque, se déroulaient sur ses épaules.

— Ah ! — dit-il, — et le manteau ! Il prit encore dans l'armoire un grand manteau, couleur de muraille, qu'il jeta sur une chaise.

Ensuite, ramassant les vêtements de velours noir, il les serra, ainsi que la barbe et la perruque qu'il replaça dans un carton.

Les armoires fermées, Lustupin se posa au milieu de la pièce, croisa ses bras sur sa poitrine et attendit.

Il demeura là, immobile, un assez long temps, puis un son aigu retentit comme celui d'un sifflet d'ivoire.

Aussitôt, Lustupin se dirigea vers la muraille qui garnissait un grand panneau de bois sculpté.

Il s'arrêta.

Un second son aigu retentit.

Lustupin attendit encore.

Un troisième son arriva accompagné d'une modulation prolongée.

Lustupin frappa dans ses mains.

Puis il se dirigea vers le panneau.

Il posa son doigt sur une rosace, il appuya et la boiserie se séparant sans bruit, s'ouvrit comme une porte à deux battants.

Lustupin avait en face de lui l'âtre énorme d'une de ces gigantesques cheminées de marbre italien comme on en faisait seulement dans les palais.

L'âtre était vide : Lustupin le traversa et la porte mystérieuse se referma d'elle-même.

Boiserie d'un côté, fer de l'autre, elle servait à la fois d'ornement et de fond de cheminée.

La salle dans laquelle pénétrait Lustupin était énorme.

C'était une sorte de laboratoire d'alchimie, de cabinet d'astrologie, de muséum d'histoire naturelle qui avait l'aspect le plus bizarre.

Là, de grandes tables chargées de cornues, de cylindres, de verreries, sur d'autres des instruments de formes indescriptibles.

Partout un assemblage étrange, incohérent, d'objets d'un usage inconnu.

Près de la table du centre, et qu'éclairait en plein jour pénétrant par trois grandes fenêtres donnant sur le jardin du Louvre que bordait la Seine, était une femme richement vêtue.

Cette femme portait un masque de velours noir sur le visage.

Elle était assise sur un siège de cuir très élevé.

Elle avait la tête penchée et elle semblait examiner avec une attention profonde une liqueur noirâtre répandue sur une assiette formant les des sous les plus bizarres.

Ça et là, sur cette liqueur, on voyait des points brillants et diamantés.

Lustupin fit quelques pas et s'inclina profondément.

La femme releva la tête : il fut facile de voir alors que son masque était moins un ornement qu'une précaution.

Ce masque était garni de verres aux ouvertures pratiquées pour les yeux et formant plus bas que la bouche, il permettait à la respiration de fonctionner à l'aide de deux petits tubes placés à droite et à gauche.

En apercevant Lustupin, elle se leva.

Elle prit sur la table une cloche de cristal et la plaça sur l'assiette contenant la liqueur, puis elle fit quelques pas et détacha son masque.

Le joli visage de Louise de Lorraine apparut à la lumière.
— Eh bien ? — dit-elle d'une voix douce et avec cet accent plein de charme qui est le propre des accents italiens.

— Votre Altesse a entendu — demanda Lustopin.

— Tout !
— Et que conclue votre Altesse ?
— Que vous êtes un sorcier plus sorcier qu'aucun autre, monsieur Sambuc.

— Votre Altesse me flatte.
— Je dis vrai ? Ce dont vous m'avez prévenue hier ne s'est-il pas accompli de point en point ? Je suis réellement émerveillée de votre savoir.

Lustopin ou Martin Sambuc (car nous lui donnerons alternativement ces deux noms suivant les circonstances), Martin s'inclina devant la princesse.

— Vous m'avez dit hier, — reprit Louise, — que mademoiselle de Lespars s'évanouirait au moment où elle me serait présentée. Vous m'avez prévenue que je devais donner l'ordre de la faire transporter dans cette pièce.

Louise de Lorraine désigna de la main la partie des bâtiments dans laquelle devait effectivement se trouver la chambre où on avait conduit Catherine de Lespars.

— Ensuite, — continua la princesse, — vous m'avez dit encore que la jeune fille serait laissée seule sur les ordres du docteur, que M. de Maillé viendrait près d'elle en passant par l'escalier secret, que Céron ne les surprendrait, qu'il y aurait entre eux une conversation à la suite de laquelle vous en auriez une autre avec le vicomte. M'avez-vous dit tout cela, monsieur Sambuc !

— Oui, madame !
— Et tout cela s'est accompli de point en point.

— Il le fallait pour le succès de mon entreprise.

— Mais comment avez-vous fait ?
— J'ai employé les moyens qui m'ont si puissamment servi depuis six mois, depuis le jour où Votre Altesse, dans sa bonté, m'a fait évader des prisons de Grenoble !

— Oui ! — dit Louise de Lorraine, — vous êtes un habile homme, monsieur Sambuc !

— Votre Altesse n'a pas de serviteur plus dévoué.

Louise se rapprocha de lui :
— De sorte, — dit elle, — que tout marche...

— A merveille !

— Le prince de Bourbon...

— Sera, dans quelques jours, à la tête des mécontents.

— Que voudra-t-il faire ?

— Ce que j'ai dit à Votre Altesse.

— Consentira-t-il ?

— Je m'en charge.

— Vous le connaissez ? Il vous connaît ?

— Il ne me connaît pas.

— Vous lui avez cependant parlé il y a deux heures, dans la salle des Cariatides, je vous ai vu !

— Je lui ai parlé mais il ne me connaît pas.

— Que lui avez-vous dit ?

— Un mot qu'il n'a pu comprendre, mais qu'il comprendra dès qu'il aura lu les papiers que lui remettra de Maillé et alors il sera frappé plus violemment.

— Et il fera ce que vous voudrez qu'il fasse ?

— Oui, madame.

— Vous savez, vous, le chef du parti qui va chercher à abattre les Lorrains dont le commencement de puissance m'effraye au moment où mon fils va monter sur le trône.

— Oui, madame

Louise enveloppa Sambuc de son regard de flammes.

— Ce chef, — dit-elle, — il faut que vous le soyez ? Il le faut !

Elle fit un geste impérieux.

— Il le faut, — dit-elle, — et écoute, Martin ! Mais souviens-toi qu'en recevant le dépôt de mes secrets, tu places ta vie entre mes mains !

— Elle y est depuis longtemps, ma dame !

(A continuer)



LE CANARD paraît tous les samedis. L'abonnement est de 50 centins par année, invariablement payable d'avance. On ne prend pas d'abonnement pour moins d'un an. Nous le vendons aux agents huit centins la douzaine, payable tous mois.

Annances: Première insertion, 10 centins par ligne; chaque insertion subséquente, cinq centins par ligne. Conditions spéciales pour les annonces à long terme.

Adressez toutes communications et toutes remises d'argent.

LE CANARD,
Boîte 1427, Montréal.

LE CANARD

MONTREAL, 29 Août 1885.

Soiree offerte aux delegues francais

Puisque l'on va fermer les dime-museums et autres lieux de plaisir à cause de la picotte, que vont faire les délégués français pour occuper leurs soirées ? Voilà ce que s'est demandé le maire de Montréal dans sa vigilance paternelle.

Pour obvier à cette lacune il paraît que la corporation a l'intention d'organiser une petite fête de famille où l'on exhiberait à nos frères de là bas les curiosités du pays.

Les citoyens marquants de la cité seraient invités à prêter ou plutôt à donner leur concours pour composer un bon programme d'amateurs.

Il y aurait musique, monologue, déclamation, tableaux vivants, exhibitions diverses, etc, etc.

Peu de monde pourra assister à cette soirée; seulement deux ou trois personnes pour donner des explications à nos hôtes distingués.

Voici quel est le programme en projet; mais il se peut qu'au dernier moment on y fasse des changements :

PROGRAMME

PREMIERE PARTIE

- 10—Ouverture par l'orchestre.
- 20—Romance de la Dame Blanche—Ah! quel plaisir d'être soldat! Col. Labranche.
- 30—Chanson comique—Les pieds de ma sœur. Ch. Thibault.
- 40—Le p'tit bleu M. Charrette (du Monde).
- 50—Tableaux vivants, poses plastiques et académiques exécutées par les citoyens de Montréal les micux bêtis. On remarquera notamment: David et Goliath—Scène biblique—Goliath—Gus. Lambert. David—Il signor Capello. La parabole de l'enfant prodigue
- 1ère scène—L'enfant prodigue nage au milieu des plaisirs. L'enfant prodigue—Arthur Buies. Les plaisirs—Rédacteurs de l'Etendard
- 2ème scène—L'enfant prodigue ruiné est porcher et garde en guenilles des animaux immondes. Le troupeau d'animaux—Cizol.
- 3ème scène—L'enfant prodigue revient chez son père on tue le veau gras. Le père—Daperroneci Le veau gras—Chauveau, fils.
- 60—La danse du bison, cris de guerre, vociférations et extravagances sauvages par J. C. Robillard, qui mangera des lapins vivants du sexe masculin.
- 70—Exhibition des nouveaux frères siamois; unis par des liens qu'aucun bistouri ni aucune considération morale n'a pu trancher. Sénécal, J B Renaud.
- 80—Chœur à quatre voix sans accompagnement chanté par Messieurs Provencher, Soupras de l'île Ste-Hélène, Bisailon et capt. Loscardé.
- 90—Grand tableau final et allégorique de l'union des peuples:

- La Suisse—D. L. Rey,
- Le Mexique—P. Sauvalle.
- L'Italie—Maddaleno, fûtiste.
- La France—Père Breton.
- Chine—Chi-Ang-Li, blanchisseur.

L'orchestre composé de tous les violonistes des coins de rue, sera sous la haute direction du professeur Guillaume Couture.

Avec un pareil programme les délégués français pourront passer une couple d'heures agréables.

On parlait devant le célèbre Calino d'un monsieur qui s'est suicidé par désespoir amoureux.

Calino n'admet pas le suicide; aussi poussait-il les hauts cris.

— En voilà un idiot ! s'écriait-il; je trouve cela stupide. On ne doit pas se suicider !

— Les peines du cœur sont parfois tellement fortes, que...

— Allons donc ! mon cher. Il est notoire que tous ceux qui se suicident s'en repentent cinq minutes après.



A LONGUEUIL

La dame qui a porté plainte, regarde avec une lorgnette.—Ah! mon Dieu, mais ce sont des hommes. Chocking !

CIRCULAIRE DU "CANARD"

POUR SE PRÉSERVER DE LA PICOTTE.

L'officier de santé de la ville de Montréal a publié une circulaire pour tous ceux qui sont visités par la maladie; le Canard plus généreux, n'attendra pas que ses lecteurs soient atteints, et il leur donne aujourd'hui les conseils nécessaires pour s'en préserver.

Cette circulaire est d'une utilité incontestable; que chacun veuille donc bien la lire attentivement.

1o Tacher de se procurer un soulier de Charles Thibault, et le mettre au seuil de sa porte. — Il n'est pas un microbe qui puisse résister à la vue de cet objet. S'il y a déjà une personne dans la maison attaquée par la maladie, se coucher avec le dit soulier. Par exemple on risque d'être trouvé asphixié dans son lit le lendemain, mais on aura, du moins la consolation de n'être pas mort de la picotte.

2o Se garder de parler par téléphone avec un individu demeurant dans une maison infectée.

3o Comme il est prouvé que la picotte corrompt le sang, avoir soin de parcourir les articles éditoriaux de l'Etendard l'on vira comme des petites baleines, et l'on se fera alors une ou deux pintes de bon sang.

4o Eviter toutes les émotions fâcheuses, comme de se rencontrer avec un créancier, de voir sa belle-mère, ou de lire le dernier roman de Morisette.

5 Craindre avant tout d'être abordé par un loafer; cette classe de gens se tenant des journées entières près d'une bar, et y coudoyant un grand nombre de personnes, le loafer a toutes les chances de porter sur lui des germes de la maladie.

6o Si l'on est par trop peureux, et que l'on désire absolument être isolé du reste de ses concitoyens, obtenir du grand vicaire une pension dans la tour de l'Etendard

7o Porter sur soi une roquille pour aller prendre un coup dans les buvettes, afin de ne pas trampler ses lèvres dans des verres qui pourraient être infectés.

8o Eviter de se battre la nuit avec un agent de l'autorité, de crainte de tomber sur l'officier désinfecteur.

9o Régler sa conduite de façon à ne pas passer par la boîte de la Cour du Recorder; la dite boîte ne présentant par les conditions hygiéniques suffisantes.

10o Si malgré toutes ces précautions on est attaqué par la maladie, se faire réciter la collection des discours de Thibault afin d'être plongé immédiatement dans un sommeil réparateur.

Que le lecteur de Canard suive à la lettre ces conseils, et il pourra dormir sur ses deux oreilles sans crainte de devenir picoté.

L'ART DE NE PAS VIEILLIR

Ne pas vieillir, tel est le point important pour une femme jeune et jolie qui est habituée aux hommages.

Quand une femme intelligente sait s'y prendre, elle a le don de savoir rester jeune, de ne paraître que l'âge qu'elle veut bien se donner.

Il y a bien certainement des femmes de vingt ans, qui sont bien autrement vieilles que les femmes de quarante ans.

Cela tient à l'esprit, au caractère, à la toilette, aux habitudes, à l'amabilité. La femme qui rit toujours, qui montre de jolies dents enchaînées dans une bouche vermeille, comme un écorin de velours pourpre, et qui a un mot gracieux et indulgent pour tous, reste jeune quand même.

L'apparence de jeunesse tient encore à la toilette, à la façon de s'habiller et de marcher, à tout l'ensemble en général.

La femme qui se laisse vieillir est donc celle qui le veut bien, on disant avec un certain orgueil: "Moi je ne suis pas coquette."

C'est presque un manque d'esprit que de ne pas l'être et de laisser prendre date à son visage, qui resterait encore bien longtemps charmant, si on voulait.

COUACS

On parlait des agréments et des ennuis des divers métiers.

— Les fossoyeurs doivent rudement s'ennuyer observa quelqu'un.

— Oui, fit un autre, mais cependant ils ont au moins un instant de félicité inouïe.

— Quand cela ?

— Lorsqu'ils enterrent eux-mêmes leur belle-mère.

Rastougaoc raconte sa campagne contre les Pavillons Noirs.

C'était l'an passé... j'étais en garde dans l'oasis... Tout à coup, je vois arriver à droite trois Pavillons armés jusqu'aux dents... Je mets la bayonnette au canon... je me redresse et j'enfile...

— Les trois Chinois ?

— Non... le petit chemin à gauche !

Une vraie perle cueillie dans une réclame pour pâte épilatoire :

"De tous les petits ennuis dont l'amour-propre d'une jeune femme peut souffrir, nul ne lui est plus sensible assurément que celui d'avoir des "moustaches..."

Sur la plage.

Un monsieur hurte — sans intention — une personne très maigre.

La personne très maigre se retourne vivement :

— Vous ne pouvez pas faire attention, imbécile !

Tout le monde rit.

Le monsieur, assez haut pour être entendu :

— Au moins, voilà une dame qui n'y met pas de formes !

Et il met les rieurs de son côté.

Dans certains bords de mer encore primitifs, on a pris le parti de vivre, hommes et femmes, toute la journée en costume de bain, à peu près pareil pour les deux sexes, et on se fait même ainsi des visites.

L'autre jour, un baigneur un peu jaloux rentre à son hôtel et demande à la bonne :

— Madame a-t-elle reçu des visites ?

— Une, monsieur.

— Un monsieur ou une dame ?

La bonne rougissant :

J'ai pas osé y demander !

Réponse d'une petite pécore dans un pensionnat de jeune filles :

— Mademoiselle Dolphine, expliquez moi ce que c'est que l'espérance.

— L'espérance, c'est le complément de la dot quand on se marie, c'est la mort des parents qui vous laissent leur fortune.

Un baryton de province débutait il y a quelques jours, dans le Barbier de Séville.

Son grand air du premier acte est accueilli par la plus formidable bordée de sifflets qu'il soit possible de rêver.

Figaro rentre dans les coulisses, et, abordant ses camarades, sans se discourter :

— C'est singulier, dit-il, dans ce pays-ci on n'a pas l'air d'aimer beaucoup la musique de Rossini.

D'après nature :

Un paysagiste fait une étude devant une maison de paysan : motif connu, un bout d'arbre et un toit légèrement effondré.

Le paysan vient regarder la toile.

— Oh ! vous êtes bien avancé, fait-il, c'est bien ça ma maison... vous avez déjà fait une des deux cheminées.

L'artiste se met en devoir de copier la seconde cheminée.

— Oh ! reprend la campagnard, celle-là ce n'est pas la peine... elle ne fait que fumer.

La petite Berthe récitait à sa mère une fable qui n'avait ni queue ni tête.

— Tu dois te tromper, mon enfant, lui dit sa maman.

— Je t'assure que je dis bien comme a dit ma maîtresse.

— Ce n'est pas possible. Apporte-moi son livre, tu verras bien.

— Mais petite mère, ce n'est pas dans un livre... Elle a ça dans le corps !

L'argent perd plus d'âmes que le fer ne tue de corps.
PROVERBE ÉCOSSAIS.

Entre partisans du divorce :
—Le grand inconvénient, le grand malheur du mariage, voyez-vous, c'est que chacun veut en faire à sa tête.
—Pardon, pardon, c'est que chacun en fait aussi à la tête de l'autre.

A un Gascon, qui montre sa galerie à un de ses amis :
—Ce guerrier est un de tes ancêtres ?
—Oui, il était aux croisades.
—A laquelle ?
—A toutes !

Entre politiciens à la brasserie :
—Voyez-vous, monsieur, mon régime, à moi, c'est celui des baïonnettes !... On peut tout faire avec des baïonnettes.
—Tout faire !... Vous allez trop loin, monsieur... car il me paraît difficile de s'asseoir dessus !...

Au restaurant :
—Garçon !
—Monsieur ?
—Votre poisson me semble plus ou moins frais, moins que plus. D'où vient-il ?
—Monsieur, il arrive de la Méditerranée.
—Ah ! très-bien ! Je vois ce que c'est, avant de le servir, vous lui faites subir la quarantaine.

Entre philosophes :
—Pour moi, je crois à la métépsychose, et que mon âme, après ma mort, ira tout droit dans le corps d'une bête...
Deuxième philosophe, à part :
—Tu n'as pas besoin de mourir pour ça.

Mathématique élémentaire :
—Retirez dix de dix, combien reste-t-il ?
—Je ne sais.
—Voyons, si vous aviez une pièce de dix centimes et que vous l'ayez perdue, qu'est-ce qui resterait dans votre poche ?
—Un trou ?

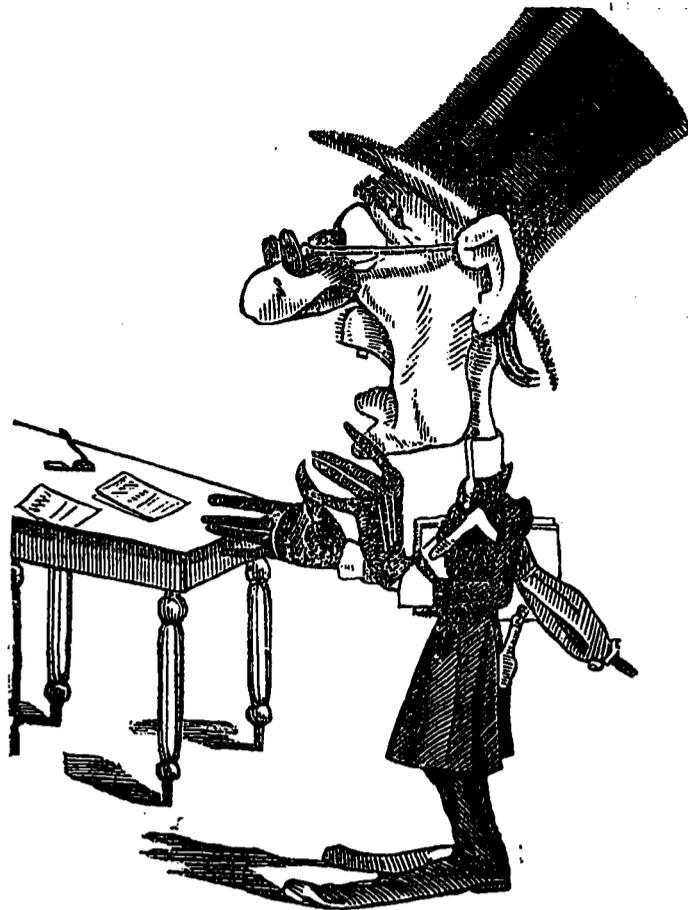
M. et Mme Guibollard achèvent tranquillement de dîner lorsqu'un employé du télégraphe leur remet une dépêche.
Monsieur rompt le cachet et pousse un cri de terreur.
—Une dépêche de Toulon !
—De Toulon ! s'écrie madame ; vite, mon ami, jette là ; si elle nous émmuriquait le choléra !...
Immédiatement l'innocent papier est brûlé à une bougie et les deux époux se regardent avec stupeur, les yeux pleins d'épouvante.

Un membre de l'Institut vient de s'éteindre dans une petite ville.
A ses obsèques, le maire de l'endroit prononce un discours qui commence ainsi :
"Messieurs, un homme célèbre a fait à notre cité l'honneur de décéder dans ses murs..."

Le calme est la première beauté du corps, de même que la sagesse est la plus haute expression de l'âme.

Au salon.
Un académicien vient de passer en revue quelques toiles impressionnistes :
—Quelle fâcheuse idée ont ces gaillards-là de faire encadrer leur torche-pitoyables !
Un impressionniste qui a entendu le propos, passant dans un salon rempli de tableaux académiques :
—Quand je sors de là, j'ai toujours envie de donner trois sous !

Chez la concierge :
—Cet appartement me plaît, je le prends pour le terme prochain.
—Combien êtes-vous de personnes ?
—Trois ; il y a moi, ma femme et ma belle-mère.
—Oh ! alors, impossible, monsieur, ma maison est une maison tranquille !



Le monsieur de l'armée du salut qui a eu l'idée d'envoyer au Canada cent mille des femmes tombées de Londres.

DECADENCE de L'ESPRIT FRANÇAIS

Y aurait-il décadence dans l'esprit français, se demande le *Gil Blas* :

Vraiment, dit-il, l'esprit français semble malade. On l'a souvent comparé à la mousse du vin de Champagne. Or, tout vin longtemps débouché s'évapore ; il en est de même de l'esprit, sans doute.

Nous avons gardé, il est vrai, quelque chose qui nous tient lieu d'esprit : la blague. Mais nous avons perdu la qualité première qui constituait la marque française : la finesse.

Aujourd'hui, nous remplaçons cette antique qualité nationale par quelque chose de brutal, de grossier, de lourd. Nous rions sottement.

L'esprit, en France, avait plusieurs sortes de manifestations. On pouvait le classer par genres :

- L'esprit des rues ;
- L'esprit des salons ;
- L'esprit des livres.

Qu'est-ce que l'esprit ? Le dictionnaire n'en donne point de définition. C'est un certain tour de pensée tout joyeux, tantôt comique, tantôt piquant, qui produit dans l'intelligence une sorte de chatouillement agréable et provoque le rire.

On appelle rire une gaieté particulière de l'âme qui se manifeste par des grimaces, des plis nerveux autour de la bouche et des petits cris saccadés qui semblent sortir du nez.

Or, à Paris, le rapprochement imprévu, bizarre de deux termes, de deux idées, ou même de deux sons, une calembre laïca quelconque, une acrobatie de langage, fait passer à travers la ville un souffle de contentement.

Pourquoi tous les Français rient-ils, alors que tous les Anglais et tous les Allemands trouveront incompréhensible notre amusement ? Pourquoi ? Mais parce que nous sommes Français, que nous avons l'intelligence française et que nous possédons cette charmante et alerte faculté de rire.

Mais nous rions, aujourd'hui, pour des sottises tellement lourdes qu'on en demeure confondu.

Sous la Fronde, sous la Régence, sous la Restauration, sous Louis XVIII, les mots qui couraient la ville avaient une verve agile, une pointe effilée, parfois même empoisonnée, et toujours une portée secrète. Derrière la drôlerie ou la perfidie du trait se cachait une pensée subtile. Cela sonnait clair comme de la bonne monnaie d'argent. Aujourd'hui, l'esprit sonne faux comme du plomb.

Est-il possible vraiment que depuis quatre ou cinq ans tout l'effort de l'intelligence alerte de la France aboutisse à trouver les mots *v'lan* et *pschutt* ! *V'lan ! Pschutt !* Pourquoi *v'lan* ? Pourquoi *pschutt* ? Qu'y a-t-il de drôle dans ces deux syllabes ! Quel flot de stupidité a donc noyé notre esprit ?

"En France, l'esprit court les rues", dit-on. On l'y rencontre cependant de moins en moins. Mais où apparaît le plus cette décadence, c'est assurément dans les salons.

La conversation y est généralement banale, courante, odieuse, toute faite, monotone, à la portée de chaque imbécile.

Causer, c'était jadis l'art d'être homme ou femme du monde, l'art de ne paraître jamais ennuyeux, de savoir tout dire avec intérêt, de plaire avec n'importe quoi, de séduire avec rien du tout.

Aujourd'hui, on parle, on raconte, on bavarde, on potine, on concane : on ne cause plus, on ne cause jamais.

Comment définir ce vil effacement des choses par

les mots, ce jeu de raquette avec des paroles souples, cette espèce de sourire léger des idées que doit être la causerie spirituelle ? On s'emparque aujourd'hui dans le racontage. Chacun raconte à son tour des choses personnelles, ennuyeuses et longues qui n'intéressent aucun voisin.

Et puis toujours la conversation se traîne sur les faits politiques du jour ou de la veille. Jamais plus elle ne s'envole d'un coup d'aile pour aller d'idée en idée, comme jadis.

Parfaitement vrai ! Mais à qui la faute ?

LE MELON

Ce cucurbitacé n'a pas eu le moindre succès en l'an 1834. Jamais on n'avait vu disgrâce pareille à la sienne. Mais le choléra est survenu, et a causé le plus grand tort aux maraîchers et aux estomacs délicats.

Quand on entrait chez un restaurateur, le garçon autrefois ne manquait jamais de vous montrer sur une table tout un étalage de cantaloups et de vous dire :

— Monsieur, pour commencer, mangez-t-il une tranche de melon ?

C'est étonnant, ce qui se consommait de cantaloups, rien qu'à déjeuner, chez les traiteurs.

Désormais, plus d'étalage. A peine si un cucurbitacé coûteux se montre isolé à l'angle le plus obscur des établissements. Le garçon n'ose plus en offrir. Son regard navré semble dire :

— Vous n'en voulez pas, n'est-ce pas ? Vous faites bien.

On s'est souvenu que le cantaloup, ou du moins son pareil, avait tué, dans le temps, quatre empereurs romains. On s'est souvenu également de ce médecin qui fit écrire en lettres d'or sur le frontispice de la villa qu'il avait fait construire :

Le concombre et le melon
M'ont fait bâtir cette maison.

PRIX DES OBJETS AU XIVe ET AU XVe SIECLE

En 1830, une ordonnance du roi Jean, datée du 30 janvier, défendit aux cordonniers de vendre les meilleurs souliers de cordouan à l'usage des clercs et des bourgeois plus de deux sous quatre deniers ; les moins forts devaient être vendus dans la proportion.

Les souliers ordinaires de femmes furent taxés à vingt deniers, les plus forts à deux sous, et ceux des autres gens à la valeur.

Vers le XVe siècle, un verre coûtait environ 2 livres : 60 oufs, 3 sols ; une livre d'huile, 3 sols ; une aune de drap, 3 sols et 8 deniers ; une paire de souliers, 17 sols ; quant aux gages d'une servante, ils ne dépassaient pas six livres par an.

Autre détail :
En l'an 1520, la ville de Harfleur, ayant à recevoir le roi François Ier ne dépensa, pour un grand festin, que trente livres et quinze sols !
Comme nous sommes loin de ces prix-là aujourd'hui.

— Que dites-vous du capitaine Fournier ?

— Ce n'est pas étonnant qu'il ait flanqué une "pilo" à la diplomatie chinoise... il commandait le "Volta"

Un calembour qui sévit généralement tous les trois ans — lorsque l'été est un été pour de bon, comme ce fut en 1884 :

... Quelle chaleur persistante ! Ah ! nous traversons des jours d'été stables !

La chance de Miss Kaichen.—S. M. Simpson le distributeur d'un magasin de cigares, rencontra le 13 juillet à Denver un agent de la Loterie de l'Etat de la Louisiane, lui acheta quinze billets, et en envoya dix à un client de Leadville qui désirait les acheter. Il fit présent de deux autres à sa belle sœur Miss Kaichen, qui lui avait dit qu'elle avait beaucoup de chance et désirait deux cinquièmes de billet, de la Loterie de l'Etat de la Louisiane et enfin en garda trois pour lui. Le jour suivant un messenger lui envoyait que le no 8999 avait gagné le premier prix. Il avertit Miss Kaichen de regarder et elle trouva qu'elle avait le no 8999. Le billet fut envoyé et collecté par la première Banque Nationale de Denver. Col. — *Denver (Col.) News* 23 juillet.

Voici un acte du Parlement de 1770 qui prouve que les lois ne peuvent rien contre la coquetterie.

"Quiconque attirera dans les liens du mariage aucun sujet mâle de Sa Majesté, au moyen de rouge ou de blanc, de parfums, d'essence, de dents artificielles, de faux cheveux, de coton espagnol, de corsets en fer, de cerceaux, de souliers à hauts talons ou de fausses hanches, sera poursuivi pour sorcellerie, et le mariage sera déclaré nul et non avenu."

Il est vrai que les plus belles peintures féminines n'ont pas, au dix-neuvième siècle, pour but d'attirer dans les liens du mariage. Une dame du département de l'Ain a trouvé, pour décider les célibataires un bien meilleur moyen, que les beautés de 1770. Elle a laissé par testament une rente de 3,700 fr. à partager entre les trois personnes qui, chaque année, se marieront les premières.

Les fiancés feront queue à la porte de la mairie et on se battra pour se marier, en attendant qu'on se batic après.

Place Malesherbes :

Une brave Cauchoise fait le tour du monument d'Alexandre Dumas, dont le piédestal est orné d'un mousquetaire :

— Ces Parisiens, quel goût ! Ce joli cavalier, ils l'ont fichu derrière, tandis qu'à la place d'honneur, là haut, ils ont perché ce vilain moineau !

Dialogue à la Bourse :

— Enfin, mon cher, que voulez-vous, je suis tête, on ne se refait pas. Hélas ! non, ce sont les autres qui vous refont.

Les domestiques !

La cuisinière de Mme Z... vient trouver sa maîtresse et lui tint textuellement ce langage :

— Je viens prier madame de me desortir dimanche prochain, car, vraiment, je sors si rarement que je finirai par perdre toute mes relations.

Entendu au Luxembourg :

— Vous avez appris la brouille de nos vieux collègues de la gauche, le sénateur X... et Z... ? On vient de m'apprendre qu'ils sont raccommodés. — Eh bien ! j'en suis ravi pour eux, car ils me paraissent bien cassés !...

LA CONSOMPTION GUERIE.

Un vieux médecin retiré, ayant reçu d'un missionnaire des Indes Orientales la formule d'un remède simple et végétal pour la guérison rapide et permanente de la Consommation, la Bronchite, le Catarrhe, l'Asthme et toute les Affections des Pégmons et de la Gorge, et qui guérit radicalement la Debilité Nerveuse et toutes les Maladies Nerveuses : après avoir éprouvé ses remarquables effets curatifs dans des milliers de cas, trouve que c'est son devoir de le faire connaître aux malades. Poussé par le désir de soulager les souffrances de l'humanité j'enverrai gratis à ceux qui le désiront, cette recette en Allemand, Français ou Anglais, avec instructions pour la préparation et l'emploi. Expédié par la poste si on adresse avec un timbre nommant ce journal, W. A. Noyes, 149 Power's Block Rochester, N. Y.—24

Un conte de Victor Hugo

LA BONNE PUCE ET LE MÉCHANT ROI

Une fois nous étions chez Victor Hugo, presque seuls avec lui et ses petits enfants. C'étaient pour nous les meilleures soirées, ces soirées, familiales où nous écoulions parler dans sa libre bonhomie le seul homme de ce temps qui, selon le mot de Théodore de Banville, eût quelque chose à dire ! Or cette fois là, nous avions conçu Richard Lesclide et moi, l'ambitieuse espérance d'entendre le maître nous lire un poème encore inconnu, un fragment de l'œuvre inédite : Victor Hugo ne nous eût pas refusé cette joie. Mais nous comptions sans la tyrannie de Mlle Joanne et de M. Georges, tout hébés encore, qui ne se souciaient point de vers et exigèrent de leur grand-père qu'il leur contât un conte de fées. Il n'y avait pas à essayer la moindre résistance contre des despotes qui tiraient leur toute-puissance de leur toute-petitesse ; et nous tombâmes d'accord avec eux pour cacher l'humiliation de notre défaite. Le maître secoua la tête en disant : — C'est très difficile, un conte de fées. — Non, dit Georges, ce n'est pas difficile pour toi. — Il y a un bien un conte que je pourrais indiquer, insinua Richard Lesclide, et qui n'est pas vilain, c'est celui du Beau Lécopin et de la Princesse Baudouin. — Eh ! je l'ai fait imprimer ; vous n'avez qu'à le lire. — Non, j'aime mieux que tu parles dit Mlle Joanne. Tiens, puisque tu n'as pas d'imagination, répète nous l'histoire de la Bonne Puce et du Méchant Roi, mais avec les gestes, entends, papa, avec les gestes ! — Soit, avec les gestes, dit Victor Hugo résigné. Et l'histoire de la Bonne Puce commença. * * * Il y avait dans un pays un méchant roi qui rendait son peuple malheureux. Tout le monde le détestait, et les gens qu'il faisait en prisonnier et massacrer auraient bien voulu le battre. Mais le moyen : il était le plus fort ; il était le maître ; il n'avait de compte à rendre à personne, et quand on lui disait que ses sujets n'étaient pas contents, il répondait : " Je m'en fiche, ça m'est égal. " Ce qui est une vraie réponse. Comme il continuait son métier de roi et qu'il devenait chaque jour un peu plus méchant que la veille, cela fit réfléchir une petite puce de rien du tout, qui était pleine de bons sentiments. Il n'est pas dans le naturel des puces d'être aussi bon que cela ; mais celle dont il s'agit avait été fort bien élevée ; elle ne piquait les personnes qu'avec modération et seulement quand elle avait grand faim. — Si je mettais le roi à la raison ? se dit-elle. L'entreprise n'est point sans danger, mais, n'importe essayons. Le soir, le méchant roi, après avoir fait toutes sortes de vilaines choses dans la journée, s'endormait bien tranquillement, quand il sentit comme une piquette d'aiguille... — Pique ! Il jura. — Pique ! pique ! Il gromela. — Pique ! pique ! pique ! Il se retourna de l'autre côté. — Pique ! pique ! pique ! pique ! (C'est à ce point du conte que commencent les gestes réclamés par Mlle Joanne ! Un mouvement agressif de la main indiquait les attaques de la puce, et le contour bondissait sur sa chaise pour figurer les angoisses nocturnes du monarque !) — Qui me pique ainsi demanda le roi dans une colère épouvantable. — C'est moi, sire, répondit la petite voix. — Toi ? qui, toi ? — Une petite puce qui veut vous corriger. — Une puce ! Attends, attends, tu vas voir. Et le roi sauta de son lit (les gestes devinrent de plus en plus violents) chavira ses couvertures et secoua ses draps, toutes choses bien inutiles, car la bonne puce s'est cachée dans la barbe royale.

— Ah ! dit-il, la voilà partie, et je vais pouvoir dormir d'un bon sommeil ! Mais à peine a-t-il posé la tête sur l'oreiller... — Pique ! — Comment ? quoi encore ? — Pique ! pique ! — Tu oses revenir, abominable petite puce ? — Pique ! — Mais pense un peu à ce que tu fais ! — Pique ! pique ! — Tu n'est pas plus grosse qu'un grain de sable... — Pique ! — Et tu oses piquer sur le plus grand roi de la terre ! — Je m'en fiche ; ça m'est bien égal. — Oh ! si je te tenais ! — Oui, mais tu ne me tiens pas ! Le méchant roi ne dormit pas de la nuit et se leva le lendemain matin d'un humeur massacrante. Il résolut de poursuivre et de détruire son ennemie, de n'importe quelle manière ! Par son ordre, on nettoya le palais à fond et particulièrement sa chambre à coucher et son lit qui fut fait par dix vieilles femmes fort habiles dans l'art d'attraper les puces. Elles n'attrapèrent rien, car la bonne puce s'était cachée sous le collet de l'habit du roi. * * * Le soir, cet affreux tyran, qui mourait de sommeil, se coucha sur les deux oreilles, quoi qu'on dise que ce soit très difficile. Mais il voulait dormir double et n'en avait pas trouvé de meilleur moyen. Dormir ! Ah ! bien, je t'en souhaite. Il n'y avait pas une minute qu'il avait soufflé le chaudillon... — Pique ! — Ah ! mon Dieu ! Quest-ce ? — Pique ! pique ! — Hein ! — C'est moi, la puce d'hier. — Que veux-tu, coquine, petite peste ? — Je veux que tu m'obéisses et que tu rendes ton peuple heureux. Pique ! pique ! pique ! — Hô ! mes soldats, mon capitaine des gardes ! mes ministres ! mes généraux ! Tout le monde ! toute la boutique ! Toute la boutique arriva. Le roi était dans une rage à faire trembler ; il fit une scène à tous les gens de la maison ; il ne parlait de rien moins que de faire fouetter les vieilles dames qui n'avaient pas su attraper la puce ; et tout le monde était consterné. Pendant ce temps la puce, bien tranquille, se cachait dans le bonnet de nuit du roi. * * * On doubla les gardes ; on fit des lois et des décrets : on rendit des ordonnances contre les puces ; il y eut des processions et des prières publiques pour demander au ciel l'extermination de la puce ! Rien n'y fit, et le triste monarque ne pouvait se coucher... Pique !... même dans l'herbe... pique ! pique ! pique !... sans être attaqué par son ennemie, la bonne puce... pique !... qui ne le laissa pas dormir un instant... pique ! pique ! pique ! Combien il se donna de coups de poing pour l'écraser serait trop long à dire ; il était couvert de bleus et de contusions, il se sentait mort certainement, s'il ne s'était avisé d'obéir enfin à la bonne puce. — Je me rends, lui dit-il, (une fois qu'elle recommençait à le piquer) ; je te demande grâce ; je ferai ce que tu voudras. — Bien. A cette condition seule tu pourras dormir. — Merci. Mais que faut-il que je fasse ? — Rends ton peuple heureux. — Je n'ai pas appris, je ne sais pas. — Rien de plus facile ; tu n'as qu'à t'en aller. — En emportant mes trésors ? — Sans rien emporter. — Comment vivrai-je, si je n'ai pas le sou ? — Je m'en fiche ; ça m'est égal. Mais la puce, qui n'était pas méchante, laissa le roi remplir ses poches d'argent avant de partir, et le peuple trouva moyen d'être fort heureux, en se mettant en République. CATULLE MENDES.

GRAPILLAGES

Sur le boulevard. — Vous allez bien, mon cher Z... ? — Non ; je suis un peu souffrant. — Pourquoi ne voyez-vous pas votre médecin ? — Ah ! c'est que j'ai peur qu'il me découvre une maladie sérieuse ; et alors, vous comprenez... il faudrait me soigner ! Dans le midi. — Qu'est-ce que j'apprends ? Ca-zabon t'a fiché une gifle ? — Oui, mais tu comprends que je ne suis pas resté coi. — Tu lui en a rendu deux ? — Non, mais je lui ai dit de mon air le plus méprisant : — Vous vous laissez plus tôt que moi à ce jeu là, mon petit ! Qu'un enfant, un vieillard ou un jeune homme se présente chez vous, vous devez le recevoir avec honneur, car, pour tout le monde, un hôte est un personnage digne de vénération. Un riche négociant de Paris jouait au wist dans un cercle des boulevards, lorsqu'un le prévient que son valet de chambre le faisait demander. Il se précipita dans l'antichambre. — Eh bien ! Baptiste, qui y a-t-il ? — Monsieur il y a chez vous... une fuite. — Grand Dieu, mon caissier !... — Non, monsieur, une fuite... de gaz ! — Ah !... je respire mais satané Baptiste, quelle peur tu m'as faite !... Du Charivari : Bureau se présente chez un occultiste célèbre. — Monsieur, je viens vous consulter, parce que j'ai un œil... — Prenez place sur ce tabouret, nous allons examiner... Bureau s'assied aussitôt et se met tranquillement à se déchausser. — Que faites-vous ? s'écrie le spécialiste, stupéfait. — Mais oui, j'ai un œil-de-perdrix ! Distraction. Champoivre se fait couper les cheveux. L'opération terminée, il se regarde dans la glace. — Ils sont trop courts, dit-il au coiffeur. Et il se rassied. Hommes débiles et nerveux. On vous permet de faire un usage gratuit de la célèbre ceinture voltaïque du Dr Dyeneau suspensions électriques attachées pour le soulagement rapide et la guérison permanente de la débilité nerveuse, la perte de la puissance virile et autres désordres de ce genre. On garantit une guérison parfaite. On ne court aucun risque. Pamphlet illustré avec pleines informations, conditions, etc., adressé franco par la maille sur demande à la Voltaic Belt Co., Marshall, Mich.

PRIX CAPITAL \$75,000 Tickets \$5 seulement, parties en proportion.



Compagnie de la Loterie de l'Etat de la Louisiane

Nous certifions par les présentes que nous surveillons les arrangements faits pour les tirages mensuels et semi-annuels de la Compagnie de Loterie de l'Etat de la Louisiane, que nous gérons et contrôlons personnellement les tirages nous-mêmes, et que le tout est conduit avec honnêteté, franchise et bonne foi pour tous les intéressés ; nous autorisons la Compagnie à se servir de ce certificat, avec des fac-similé de nos signatures attachés dans ses annonces.

Commissaires. Incorporée en 1868 pour 25 ans par la Législature, pour des fins d'éducation et de charité, avec un Capital de \$1,000,000, auquel a été ajouté depuis un fonds de réserve de plus de \$550,000. Par un vote populaire émanant de ses privilèges devient partie de la présente Constitution de l'Etat, adoptée le 2 décembre A. D. 1879. La seule loterie votée et autorisée par le peuple d'aucun Etat. Ne fait jamais de déduction et ne retarde jamais. Les grands tirages ont lieu mensuellement.

OCCEASION SPLENDIDE DE GAGNER UNE FORTUNE. NEUVIEME GRAND TIRAGE CLASSE I, DANS L'ACADEMIE DE MUSIQUE, A LA NOUVELLE ORLEANS, MARDI LE 8 SEPTEMBRE 1885, 18 TIRAGE MENSUEL. Prix capital - - \$75,000 100,000 BILLETS à cinq piastres chaque. Fraction en cinquièmes en proportion.

Table with columns for 'LISTE DES PRIX' and 'PRIX APPROXIMATIFS'. It lists various prize amounts from \$25,000 down to \$25, and their corresponding ticket counts.

1887 prix s'élevant à \$265,500 Les applications pour prix aux clubs doivent être faites seulement au bureau de la Compagnie, à la Nouvelle-Orléans. Pour de plus amples informations, écrivez visiblement, donnant votre adresse au long. MANDATS DE POSTE, Mandats d'Express, ou change sur New-York dans une lettre ordinaire, Billets de banque par Express (Toute somme au-dessus de \$5 à nos frais) doivent être adressés

M. A. DAUPHIN, Nouvelle-Orléans, La. ou à M. A. DAUPHIN, 607 Seventh St., Washington D. C. Faites les mandats de poste payables et adressez les lettres enregistrées à NEW-ORLEANS NATIONAL BANK, New-Orléans, La. OU LOUISIANA NATIONAL BANK, New-Orléans, La., STATE NATIONAL BANK, New-Orléans, La., GERMANIA NATIONAL BANK, New-Orléans, La.

LA MAISON ETHIER

15, 17 et 19 RUE GOSFORD, Entrée privée, No 128 rue Champ de Mars, Vient d'être complètement remis à neuf. On y trouvera tout le confort désirable : appartements spacieux et élégamment meublés. LUNCH A TOUTE HEURE Les LIQUEURS, CIGARES, etc., etc., sont de premier choix. De plus, UNE GRANDE SALLE pour dîner ou assemblée, est à la disposition du public. JOS. BELLEC, Gérant.

Propriétés à vendre

Hotels, Restaurants, Immeubles, Magasins de Nouveautés, Epicerie et Pharmacies, Bijouterie, articles de fantaisie. Les personnes qui désirent acheter ou vendre aucun immeuble dans les lignes ci-dessus trouveront de leur avantage en adressant par lettre ou personnellement au son auteur, C. DESMARTEAU AGENT ET COMPTABLE 1608 RUE NOTRE-DAME

Compagnie de Navigation de Longue Pointe

Elm-Wood Grove [LONGUE-POINTE] Le splendide vapeur MONTARVILLE, ou un autre vapeur, fera le service quotidien, si le temps le permet et jusqu'à avis contraire, du quai Jacques-Cartier tous les jours de la semaine à 10 1/2 a. m. et à 2 p. m. Retour à 6 heures. Le dimanche : 11, 21 et 23 heures. Retour à 5 et 6 heures. Prix du passage, aller et retour : 10 cts ; enfants avec leurs parents, 5 cts, excepté certains jours qui seront réservés pour les pique-niques et qui seront annoncés dans les journaux. Repas servis chauds à Elm-Wood Grove aux prix de la ville. CAPT. BOURDON, Gérant.

LOUIS LARIVE FILS

Marchand de Poissons en gros et en détail. MARCHÉ BONSECOURS No Toutes sortes de POISSONS frais et salés. Importations quotidiennes et spéciales pour COMMUNAUTES, RESTAURANTS, HOTELS, Etc. TELEPHONE 663 Effets livrés à domicile gratis. Montréal, 23 mai 1884.—34

AVIS AUX MERES

Si votre sommeil est troublé la nuit par les pleurs et les cris d'un enfant qui souffre de sa dentition, hâtez-vous de vous procurer une bouteille du "Sirop calmant de Mme Winslow pour la dentition des enfants. Son efficacité est sans égale, et votre petit malade sera soulagé immédiatement. Ayez confiance, ô mères, ce remède est infailible. Il guérit la dysenterie et la diarrhée, régularise l'estomac et les intestins, fait disparaître les coliques, adoucit les humeurs, réduit les inflammations, et donne une énergie nouvelle à tout le système en général. Le Sirop calmant de Mme Winslow pour la dentition des enfants est agréable au goût et est préparé d'après la prescription d'une des plus grandes célébrités médicales parmi les femmes des Etats-Unis. Il est en vente chez tous les pharmaciens, dans le monde entier. Prix 25 cts. la bouteille.

NOUVELLE INTERESSANTE. AUX MENAGERES. INVENTION UTILE. HOVER SOFA-LIT BREVETE.



Breveté en France, Angleterre, Etats-Unis et Canada. Un Lit Parfait. Un Sofa Elegant. Comme Sofa. Comme Lit. N'a ni pieds ajustés, ni supports factices, ni tirettes ou autres ajoutes qui dans d'autres canapés à lits occasionnent tant de dérangements et manquent de solidité et de confort, possède une place aménagée à l'intérieur pour mettre tout le nécessaire à faire le lit : Tous déclarent l'invention admirable. Le sofa-lit Hover est un lit complet, combinant 2 matelas en crin, avec un matelas de 48 à 60 ressorts. Le sofa-lit Hover est un sofa de salon, en noyer noir solide, élégant et maculeux. LE SOFA-LIT HOVER est indispensable dans toute maison où une chambre d'étrangers fait défaut ; en cinq minutes on peut monter un excellent lit dans la pièce où le Hover sofa-lit se trouve placé. LE SOFA-LIT HOVER est le desideratum de toutes les personnes qui n'occupent qu'une seule pièce. A l'aide de ce meuble elles possèdent un salon ou une chambre à coucher. LE SOFA-LIT HOVER est une trouvaille pour les familles qui vont en villégiature ; inutile de démanteler les lits encombrants à leurs accessoires. (Le sofa-lit se compose de cinq pièces, s'ajustant comme les couchettes ordinaires ; démonté il prend peu de place.) Nous recommandons à toute personne qui désire acheter un sofa-lit Hover de nous laisser leur commande maintenant, et ainsi s'éviter tout retard à l'époque de la livraison. Prix de \$20 à \$75. Conditions faciles et avantageuses. S'ADRESSER AUX ATELIERS DE LA

Compagnie Universelle des Commodes-Cabinets 30 Rue St Sacrement, Coin de la Rue St Nicholas.